

Roumanie

Témoignages de Carmen Popescu et Ionuț Eugen Pohariu, membres de l'école de yoga MISA

Carmen Popescu ¹

La soussignée, Popescu Carmen (...), peintre restauratrice et décoratrice, j'écris cette déclaration pour montrer les discriminations dont j'ai été victime de 1993 à aujourd'hui, 2005, pour avoir choisi de pratiquer le yoga au sein du MISA, dont le mentor spirituel est Gregorian Bivolaru, et en raison de mes convictions de vie qui sont communes à d'autres yogis, comme le végétarisme.

Commençons par le début.

Février 1993: moi, la R.C. de l'époque, j'ai commencé les cours de yoga du MISA à Constanta, la ville où je suis née et où je vivais à l'époque avec ma famille composée de mon mari, R.I., et de nos deux enfants, Oana, dix ans, et Vlad, quatre ans. R.I. était travailleur, il ne buvait pas, il ne fumait pas, il était inventif et adroit. Notre relation était bonne. Nous travaillions tous les deux, il naviguait en tant que mécanicien de navire, j'avais travaillé pendant 13 ans en tant que décoratrice dans la plus grande entreprise de textile et de chaussure de la ville de Constanta et de toute la côte roumaine. Nous avions de l'argent, une maison, une entreprise, des voitures, etc.

Fin mars 1993: R.I. part en voyage, je mentionne que jusqu'alors mon mari n'avait pas la moindre objection ni au fait que je pratique le yoga ni à l'encontre du cours de yoga lui-même. Cependant, pendant les huit mois où R.I. était parti, mon beau-frère C.A. a rassemblé tous les articles dénigrants sur Gregorian Bivolaru et l'école de yoga MISA, dans tous les journaux du pays.

La campagne de dénigrement venait de commencer et les journaux publiaient tous les mêmes informations avec des photos grivoises et falsifiées de Gregorian Bivolaru, car ils le visaient en premier lieu et par extrapolation, l'école de yoga MISA. Ainsi, à son retour au pays, R.I. s'est retrouvé avec une collection d'articles accablants sur le MISA. En d'autres termes, sur ce que fait sa femme au yoga. Même si mon beau-frère était dans un stade prononcé d'alcoolisme (n'ayant pas pu s'adapter à la situation sociale après 1989), cet aspect pâlisait devant la richesse du matériel dénigrant présenté. R.I. est devenu extrêmement jaloux, soupçonneux à propos de tout, autoritaire, impulsif et agressif. Après d'innombrables tentatives pour sauver le mariage, en lui montrant à

1 Carmen Popescu, « Témoignage », Gabriel Andreescu, *MISA. Radiografia...*, pp. 274-282.

quel point tout ce qui était écrit sur Gregorian Bivolaru dans les journaux était erroné et mal intentionné, quand les choses semblaient se calmer, une nouvelle vague d'articles dénigrants apparaissait dans les journaux, et tout recommençait.

Ainsi, la situation s'est rapidement et dramatiquement aggravée. Convaincu que je ne devais plus vivre parce que je pratiquais le yoga, R.I. a tenté de m'étrangler pour me tuer, l'incident ayant commencé dans la salle de bain de l'appartement de quatre pièces où nous vivions. Les enfants étaient chacun dans leur chambre et ne s'étaient pas encore endormis. Ainsi, Oana, dix ans, entendant ce qui se passait, a tenté d'ouvrir la porte de la salle de bain, verrouillée de l'intérieur, en criant: « Tu ne tueras pas ma mère! » et dans le désespoir avec lequel elle essayait d'ouvrir la porte, elle a réussi à casser la poignée. Je la revois maintenant, les yeux écarquillés, pleine de peur, la poignée dans la main droite, regardant son père défiguré par la colère me frapper à la tête avec une montre au bracelet métallique autour des doigts, dans le poing de sa main gauche. Pratiquement inconsciente, j'ai rassemblé toutes mes forces et ai crié à Oana d'ouvrir la porte de l'appartement et d'appeler à l'aide.

La strangulation et les coups ont cessé lorsqu'il a entendu les voisins réagir aux appels à l'aide de l'enfant. Cependant, personne n'entrait dans l'appartement. Je me suis levée, car j'étais par terre, et j'ai commencé à m'élancer, en me balançant vers la porte que je n'arrivais pas à atteindre et qu'Oana avait ouverte. J'ai vu, comme dans un rêve, Oana entrer dans l'appartement. Je lui ai dit: « Sors! » Des poings m'ont atteint par derrière et j'ai recommencé à entendre chaque coup résonner dans mon crâne. Oana criait à R.I. de ne pas me tuer. J'ai vu son visage se renverser en arrière, une grimace sur le visage. Je n'ai pas compris au début. Oana s'était accrochée avec acharnement aux cheveux de son père et était en fait suspendue dans les airs dans son désespoir de l'arrêter. Je lui ai crié: « Lâche-le et sors! »

Dieu merci, elle m'a écouté. Je pouvais voir la lumière de l'escalier qui approchait, je savais que c'était mon salut, mais la lumière disparut. Je ne pouvais pas comprendre, « J'étais presque sortie de l'appartement! ». Une vive douleur à l'épaule droite, les coups à la tête recommencèrent. Je réalisais que j'étais coincée dans l'entrebâillement de la porte, la main et la jambe droites dehors, la tête, la main et le pied gauches dans l'appartement. Je n'avais pas réussi à m'échapper. R.I., haletant, me répéta dans un murmure: « Je vais te tuer, je vais te tuer comme un poulet. » Je voyais à peine, mes yeux étaient gonflés et larmoyants. Je priais Dieu de ne pas crier, de ne pas faire peur au petit, Vlad, qui était dans sa chambre. Les coups continuaient, chacun semblait durer une éternité. J'ai senti quelque chose sur ma gorge, il cherchait quelque chose, ma trachée! « Mon Dieu, il veut vraiment me tuer! » L'ayant trouvée, il essaya bien de la tenir pour la tirer, et j'ai compris ce qu'il voulait dire par « je vais te tuer comme un poulet ». Je me suis dit: « Que Dieu me vienne en aide » et une force inconnue en moi a poussé ma main droite contre la porte qui m'immobilisait et l'a projetée ainsi que R.I. et tout le reste comme une plume contre le mur. Toussant et reprenant à peine mon souffle, j'ai finalement quitté l'appartement. Dans la cage d'escalier, je suis tombée par terre, face contre terre. Deux mains me retournèrent. À nouveau des coups de poing, cette fois au visage. J'entendis des voix dire « Laissez-la tranquille! ». R.I. cria « Je l'ai trouvée avec un homme!! » « Qu'est-ce qu'il dit? Quel

homme? Mon Dieu, qu'est-ce qui lui passe par la tête? » Les voisins se turent en entendant cela. Je réalisai que j'étais perdue, personne n'interviendrait, seul un miracle pourrait me sauver. Des poings me frappaient le visage, je ne les sentais plus, c'était comme des flocons de neige qui tombaient sur mon visage. J'étais dans la neige, il neigeait de gros flocons qui tombaient sur mon visage.

« Ça suffit, tu vas la tuer! » cria une voix de fille. C'était l'infirmière du 1er étage. Elle venait de terminer le lycée. C'était une adolescente... Le miracle! Elle posa ses mains sur R.I. et le poussa tout en me tirant entre ses genoux. « Si tu l'as surprise avec un homme, tu régleras ça au tribunal, mais tu ne la tues pas! », cria la voisine du 2e étage, en retenant R.I., qui s'était rétabli et se précipitait vers moi. Je m'appuyais contre le mur. « Les enfants, où sont les enfants? », et je criais: « Oana, amène Vlad!! » Oana entra dans l'appartement, R.I. n'arrêtait pas de me dire d'entrer aussi. « Jamais! », répondis-je.

« Mon Dieu, qu'est-ce que fait Oana pour ne pas sortir? » Elle finit par sortir avec Vlad dans les bras. « Je ne le trouvais pas, il était dans le panier à jouets! » Comment y était-il entré? C'était un panier en raphia et il était plein de jouets. Pour y entrer, il avait dû tous les sortir, et le panier était presque à nouveau aussi grand que lui. Comme il avait peur! Je l'ai pris dans mes bras, j'ai vu ses grands yeux, étonnés, sans larmes mais tristes. « Ça y est, mon bébé, on s'en va », lui ai-je dit. « C'est fini, n'aie plus peur! » Il m'a serrée si fort autour du cou! Je ne lui ai rien dit.

J'ai pris Oana par la main, sa main était froide, son visage était blanc comme un drap et elle tremblait. Nous étions tous les trois en pyjama et pieds nus. J'ai tourné le dos et je suis partie, je savais que c'était pour toujours. Et je savais aussi que les enfants seraient toujours avec moi. Je ne savais pas où, mais je savais que je ne reviendrais jamais. Seuls mes parents, pensais-je, avaient le droit de me battre. Et ils étaient morts. Dieu m'avait donné la vie et Lui seul avait le droit de me la reprendre. Et R.I. n'est pas Dieu. C'était fini!

Je descendis les escaliers en pensant: « Il est vraiment fou! » La voisine du 1er étage me demanda où j'allais, car elle savait que je n'avais plus mes parents. « N'importe où sauf là-bas ».

Elle me dit d'entrer chez elle avec les enfants. J'ai hésité, c'était trop près, un seul étage nous séparait. Mais je me suis rendu compte une fois de plus que nous étions en pyjama et pieds nus. « Il ne le saura pas », m'a rassurée ma voisine. Le matin, je me suis habillée avec les vêtements de sa fille et je suis allée travailler. Quand mon patron a vu de quoi j'avais l'air, il est allé voir le directeur, qui m'a donné une voiture avec chauffeur, pour aller chez le médecin légiste et obtenir un certificat médico-légal. « Pourquoi? » ai-je demandé, ne sachant pas ce qui allait suivre. « Tu en auras besoin. Vas-y. » Et c'est ce que j'ai fait. J'ai ensuite pris mes enfants et je me suis installée chez une collègue qui allait aussi au yoga avec moi et qui, n'étant pas mariée, vivait seule dans un appartement de deux pièces, et nous l'a proposé aussi longtemps que nécessaire. Et tout cela parce que j'ai choisi de pratiquer le yoga ici, dans mon pays.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là.

J'ai demandé le divorce, je me suis installée à Bucarest chez un oncle, j'ai parlé au directeur et il m'a dit qu'il était d'accord pour mon transfert. J'allais à Bucarest pour

organiser le transfert vers mon nouvel emploi. J'ai parlé au directeur au téléphone jeudi et il m'a dit de venir le lundi à midi pour récupérer mon transfert. Il m'a souhaité bonne chance, était content que tout se soit bien passé. Le vendredi, R.I. est venu chercher Vlad à la maternelle et ne nous l'a pas confié. « Mon Dieu, j'ai perdu Vlad! » Ça a été très dur pour nous! Le lundi, à midi, je suis allée voir le directeur et au lieu d'une mutation, j'ai reçu un préavis de licenciement. Je n'ai même pas eu à demander pourquoi. J'ai vu à côté, sur le bureau, le journal *Telegraf* et mon visage à 16 ans en première page avec mon nom écrit en bas de la photo comme celui d'une criminelle!! Abasourdie, j'ai pris le journal dans ma main et j'ai lu l'article sur moi intitulé (comme si j'avais dit ces mots): « Si je devais choisir entre la famille et le yoga, je choiserais le yoga » et: « Elle a quitté son mari et ses deux enfants ».

Soudain, je me suis vue à travers les yeux de ceux qui lisent le journal, et j'ai compris pourquoi mon contrat de travail avait été résilié. Ils avaient été manipulés. L'article me concernant faisait partie d'un long article dénigrant Gregorian Bivolaru. « Mais ce n'est pas juste! », me suis-je écriée. « Je suis en plein divorce! Ce qu'ils ont fait n'est pas légal et ils ne m'ont pas du tout parlé! »

« Peu importe, vous faites du yoga et c'est suffisant », a répondu le directeur avant de quitter le bureau. La raison écrite de la résiliation du contrat de travail était l'absence injustifiée du travail pendant sept jours (après treize ans au cours desquels je n'avais pas commis la moindre faute). Je mentionne que la référence à sept jours d'absence est fausse, car ces sept jours ont été approuvés et payés dans le cadre du congé annuel qui m'était dû pour cette année (1994). Après la parution du double article mensonger à mon encontre, inclus dans celui diffamatoire à l'encontre de Gregorian Bivolaru et de moi-même, on m'a refusé rétroactivement l'approbation des sept jours de congé et on m'a demandé de rembourser l'argent reçu pour le congé approuvé avant la publication de l'article. Ma photo à l'âge de seize ans, publiée en première page du journal signifiait que j'étais reconnue par tous ceux qui me connaissaient depuis l'enfance. Le résultat a été que j'ai été marginalisée par tout le monde, les gens ne me saluaient même plus.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là!

J'ai écrit moi-même la réponse à l'article du *Telegraf* et je me suis rendue à la rédaction du journal pour demander le droit de réponse. Quel droit? Je n'avais droit à aucune réponse au motif que « les journaux vivent des choses sensationnelles. Et ce que je montre dans le matériel écrit n'est pas quelque chose de sensationnel ». Ce qui était en revanche sensationnel, c'était le fait que le journaliste du *Telegraf* ait enfreint la loi et fabriqué de fausses preuves pour R.I. dans l'affaire de divorce. Évidemment, l'article ne disait rien de la tentative de meurtre, car je n'avais pas été interrogée, de plus, comme je l'ai souligné plus tôt, on m'avait totalement refusé le droit de réponse, on affirmait faussement que j'avais quitté les enfants et que j'avais également emporté une grosse somme d'argent de la maison, que j'étais la maîtresse de Gregorian Bivolaru.

Pendant deux heures, j'ai insisté pour qu'on me donne un espace pour l'article que j'avais écrit, dans lequel j'expliquais que j'étais en divorce depuis un mois et que l'article n'était donc pas légal, portant atteinte à mon image et devenant un faux témoignage contre moi, écrit par un journaliste avide de sensationnel qui n'avait interviewé que R.I. et ne

présentait pas objectivement la situation. Compte tenu de l'instabilité sociale déclenchée par cet article mensonger, les gens du *Telegraf* m'ont dit nonchalamment que je devrais les poursuivre en justice si je voulais obtenir un droit de réponse.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là!

Tous mes proches (à l'exception d'une de mes tantes du côté de ma mère) et tous mes amis m'ont tourné le dos, me refusant la moindre aide, me disant qu'ils avaient « honte et peur d'être vus en train de me parler ou de me saluer ».

Et les choses ne s'arrêtèrent pas là! Installée à Bucarest, j'ai du trouver un emploi sans carte de travail car la façon dont mon contrat de travail avait été résilié ne me permettait pas d'être réembauché nulle part.

Et les choses ne s'arrêtèrent pas là.

Vivant à Bucarest avec mon oncle, qui n'avait que dix ans de plus que moi, lui et moi fûmes convoqués au poste de police responsable de la rue où nous vivions, car nous étions soupçonnés d'être amants. Ce n'était que la raison superficielle, car combien de couples ne vivent-ils pas ensemble sans être mariés? Pour renverser cette supposition, qui donnait de grands maux de tête à la police comme si rien de plus grave n'existait, mon oncle et moi avons dû prouver avec des documents que nous étions oncle et nièce.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là!

Au commissariat de police du quartier où se trouvait la maison de mon oncle, où je vivais en toute légalité, il y avait une copie de l'article du journal *Telegraf* de Constanta. C'était donc une étiquette par laquelle on nous abordait. Ainsi, la police du comté de Constanta demandait toujours des enquêtes sur le domicile de mon oncle et que nous nous rendions, lui et moi, presque chaque semaine au commissariat de police, où on nous demandait des déclarations concernant le yoga.

Et les choses ne s'arrêtaient pas là!

J'ai été « sollicitée » par la police de Constanta à Bucarest et je mentionne ici le commandant I., contre lequel j'ai porté plainte auprès de la L.D.D.H., Ligue pour la Défense des Droits de l'Homme à l'époque, pour avoir outrepassé ses devoirs professionnels, car il m'a harcelée pour que je me présente à la police de Constanta alors que je vivais à Bucarest, que je vivais encore un divorce et que mon adresse à Bucarest était connue. Je mentionne que plus tard, ce major a été licencié et même emprisonné à la suite d'abus commis contre d'autres personnes.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là! Parce que jusqu'à ce que la décision du tribunal soit rendue, R.I. était particulièrement agressif en paroles et en actes, invoquant toujours ses droits en tant que mari, j'ai demandé à la police de Constanta de me protéger ainsi que les mineurs Oana et Vlad. Du 01.03.1994, date à laquelle j'ai déposé la demande, au 07.09.1994, non seulement je n'ai pas reçu de réponse, mais lorsque je l'ai reçue, la date du 06.04.1994 était inscrite sur l'enveloppe, et à l'intérieur, la réponse était datée du 07.09.1994, la date réelle à laquelle j'ai reçu cette réponse.

Ainsi, la police - par l'intermédiaire du chef de la police, signature indéchiffrable - à ma demande de me protéger, ainsi que mes deux enfants mineurs, Oana et Vlad, de l'agressivité de R.I., m'a écrit une petite lettre après 6 mois pour me dire que R.I. avait été « averti » pour ses actes. En d'autres termes: en 6 mois, mes enfants et moi aurions pu être

maltraités des dizaines de fois. Je précise que cette pseudo-réponse a été envoyée après l'ouverture de l'enquête de la L.D.D.H., sans même tenir compte du fait que ma demande concernait une protection, et que la mesure (après 6 mois) était un avertissement. Sans nom déchiffrable du chef de la police, sans concordance entre la date sur l'enveloppe et la réponse dans l'enveloppe, il est évident que la « réponse » a été donnée pour n'avoir aucune valeur dans aucune situation, n'étant qu'une formalité. Pourquoi? Peu importe, il s'agit d'un adepte du MISA pour qui le statut de citoyen roumain avec tous les droits constitutionnels qui en découlent n'a plus de valeur.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là! N'arrivant pas à se faire à l'idée que je divorçais, mon ex-mari a déposé une plainte pénale contre T.C., un élève de yoga de Constanta, avec qui il soupçonnait son ex-femme, c'est-à-dire moi, d'avoir une « liaison ».

Pendant deux ans, quatre enquêteurs ont rejeté à tour de rôle la plainte pénale de R.I. en raison du manque de témoins et de preuves. Lorsque la réponse à une demande de renseignements est arrivée, R.I. a déposé une nouvelle fois la plainte. Ainsi, il y a eu quatre enquêteurs différents. Cette insistance et le sensationnalisme d'un yogi voulant le tuer à l'instigation de son ex-femme, ont abouti à la nomination d'un cinquième enquêteur, qui, contrairement aux autres qui avaient constaté qu'il n'y avait rien de vrai dans ce que R.I. déclarait, a donné suite à la plainte pénale en ouvrant une procédure pénale pour tentative de meurtre à l'encontre de T.C. et pour incitation au meurtre à mon encontre. Vraiment stupéfiant, mais possible vu qu'il s'agissait d'étudiants de yoga du MISA. Je mentionne que pendant l'enquête pénale, R.I. a fait témoigner sa sœur et une personne qui ne faisait pas partie de notre entourage familial, comme il le prétendait, mais qui a témoigné à mon sujet, son ex-femme, pour la période de notre mariage. Il était évident pour les quatre autres enquêteurs qu'il s'agissait d'un faux témoin. T.C. a appelé quatre personnes à témoigner, dont trois yogis, dont moi-même, et dont deux vivant à Bucarest. Au cours de l'enquête pénale qui s'est déroulée à Constanta, on nous a demandé à plusieurs reprises de venir de Bucarest sans que nous soyons réellement interrogés. On nous a demandé de venir un jour donné, nous avons attendu toute la journée, puis tard dans la soirée, on nous a dit de partir parce qu'ils n'avaient pas de temps à nous consacrer. Puis on nous a rappelés de Bucarest au bout de trois ou quatre jours. Après que ce scénario se soit répété trois fois, la quatrième fois, nous avons été retenus pendant deux jours dans les couloirs de la police de Constanta, sans qu'on ne nous prête attention, puis on nous a demandé de venir un dimanche, en nous disant que pour les yogis, il y avait un programme et un protocole spéciaux. L'enquêteur était très mécontent lorsqu'il a vu que les cinq déclarations - y compris la mienne - se terminaient par la rature très précise de l'espace vide laissé sur la feuille de déclaration. Et il manifesta son mécontentement en jurant, en criant, en lançant des intimidations envers « vous, maudits yogis », après quoi vinrent les menaces de coups et d'emprisonnement dans la cave.

Mais « le petit » resta impassible, ne changeant ni un seul mot de la déclaration ni la déclaration entière comme le demandait l'enquêteur, qui continuait à crier, s'il ne voulait pas « être battu et passer des nuits dans la cave ». Ce « jeu » avec M. a duré environ huit heures. Alors que ce procès criminel se déroulait, en ce jour du 05.06.1997, parut dans le

journal *Eveniment* - un journal de Bucarest distribué dans tout le pays - un autre article diffamatoire sur Gregorian Bivolaru, qui mentionnait, entre autres exemples, moi-même, R.C., en référence à l'article de 1994 (car il y avait un précédent!). Mais dans cet article, outre le fait qu'il était explicitement dit cette fois que j'avais déclaré quelque chose qui ne m'avait même pas été demandé, quelque chose de nouveau apparaissait. À savoir, « que j'avais contribué à une attaque contre mon ex-mari ». Cette déclaration montre que depuis la publication de l'article du *Telegraf* en 1994, ma vie avait été suivie dans le contexte du yoga. S'agit-il des dossiers que la police détiendrait sur la surveillance de certains yogis? C'est certainement une conclusion évidente. La preuve: ils étaient manifestement au courant du procès en cours dans lequel j'étais impliqué. La juge était une jeune femme d'une verticalité exemplaire, qui ne s'est pas laissée distraire par le fait que nous étions des yogis. La seule, en fait, tout au long du parcours des procès par lesquels R.I. m'a fait passer, à commencer - ne l'oublions pas! - par les articles dénigrants dans le journal, outils directs et efficaces dans la campagne de dénigrement contre Gregorian Bivolaru, le yoga, le MISA et donc tous leurs sympathisants. Le procès s'est terminé par l'acquittement de T.C., reconnu évidemment innocent, implicitement le mien aussi, mais non sans une demande d'expertise médico-légale à laquelle R.I. n'a pas accédé. Et ces faits n'ont fait l'objet d'aucun article dans la presse.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là! Aujourd'hui, cette campagne a atteint le niveau de l'Inquisition, les yogis devenant une classe sociale discriminée - parce qu'ils sont si nombreux, et mon exemple est révélateur de ce que signifie choisir de pratiquer le yoga en Roumanie, ou en d'autres termes, comment j'ai été empêchée de choisir de réaliser mes aspirations culturelles, éducatives et philosophiques.

Depuis 1990, les cours de yoga avaient lieu dans le gymnase de l'école n° 43 de Constanta, loué par le MISA. En 1994, à la suite de la parution de l'article dans le journal *Telegraf* de Constanta au sujet de Gregorian Bivolaru et du MISA ainsi qu'à mon sujet, l'Inspection de l'éducation de Constanta a interdit l'utilisation du gymnase de l'école n° 43 pour le cours de yoga. C'est pourquoi, avec les professeurs de yoga de Constanta, G.A. et S.T., je me suis rendue à l'inspection de l'éducation pour rapporter les faits réels et leur montrer celle que je suis vraiment, pas celle décrite par l'article du *Telegraf*. J'ai alors découvert que mon ex-mari avait décidé de « lutter contre le MISA », raison pour laquelle il avait déposé cette plainte. Je mentionne que l'article du journal *Telegraf*, photocopié, était la « preuve » de l'immoralité du cours de yoga. Mais c'était une preuve pour les non-initiés, car l'inspecteur en chef de l'inspection de l'éducation de Constanta à l'époque, après m'avoir parlé et avoir vu que je n'étais pas la personne décrite dans l'article du *Telegraf*, m'a montré la plainte, qui était « étayée » par les vers de Shankara, tirés de l'illustre poème indien « Shiva », des vers sortis de leur contexte artistique spirituel, qui étaient présentés comme « l'idéologie de la secte M.I. S.A. ». Il a déclaré qu'il s'était rendu compte que ce qui était prétendu n'était pas réel, mais qu'il avait reçu des instructions « d'en haut » pour interdire la tenue de cours de yoga du MISA à l'école 43.

Je réaffirme l'idée et je la développe, ou en d'autres termes, comment j'ai été empêchée de choisir de réaliser mes aspirations culturelles, éducatives et philosophiques

et comment j'ai été et suis lésée dans plusieurs circonstances, ma fille Oana et moi.

Par exemple:

- Dans ma famille, à l'exception d'une tante, tous les membres de la famille ne me parlent plus, traversant la rue si nous nous y croisons. Parfois, lorsque je les ai approchés directement et leur ai demandé d'expliquer leur comportement, la réponse a été: « Nous ne voulons pas avoir de problèmes parce que tu es une yogini. » ;

- Avec les voisins, je dois supporter des regards méfiants ou grossiers, des mots prononcés comme par hasard lorsqu'ils passent à côté de moi, tels que « yogis », « les gens de Bivolaru », « vous le faites en groupe! ». Je dois lutter contre les insinuations selon lesquelles on me voit acheter beaucoup de légumes en faisant semblant d'être « obsédée par ma ligne », ce qui est bien, car être végétarien, en Roumanie, est quelque chose de douteux ;

- Avec mes connaissances, je dois m'abstenir d'agir comme une végétarienne si je ne veux pas éveiller des soupçons dans mes relations de quelque nature que ce soit, car admettre que l'on est végétarien signifie, en général, les yeux invariablement interrogateurs et l'exclamation: « Vous êtes un des Bivolaru »? Ce qui, dans d'autres pays du monde, est un choix de vie, ici, maintenant, en Roumanie, en raison de l'image créée par des journalistes d'investigation partiaux, menteurs et mesquins parce qu'ils jouent un sale « jeu » envers Gregorian Bivolaru, le yoga et les « yogis de Bivolaru », est quelque chose de carrément criminel, considéré avec des yeux étranges pour cette seule raison. Il suffit d'être végétarien pour éveiller les soupçons que l'on est yogi, et un yogi, c'est pareil qu'un terroriste, un criminel, un dépravé. Qui veut être vu avec un tel « spécimen »??

- Au travail, dans mes relations de travail, je dois aussi cacher que je suis végétarienne ou yogini si je ne veux pas perdre mes clients ou mes employés.

Et les choses ne s'arrêtent pas là!

À la suite du procès de divorce, par décision de justice, bien que le père ait été violent en paroles et en actes, les enfants ont été confiés au père parce que « c'était dans leur intérêt », notamment d'un « point de vue moral », la mère étant « préoccupée par le yoga ». Ainsi, Vlad a été battu à l'âge de cinq ans par son père – à cause d'une décision de justice en vigueur -, ce qui lui a causé une déviation de la cloison nasale parce qu'il a été frappé au visage, à cause de sa ressemblance avec moi, sa mère. Et c'est le tribunal qui a décidé, sur la base des articles de journaux dans lesquels Gregorian Bivolaru et le MISA ont été calomniés - produits comme preuves et pris en compte comme tels dans un procès de divorce! - que moi, parce que je pratique le yoga, je n'ai pas la moralité nécessaire pour élever mes enfants, et qu'il est dans leur intérêt, celui des enfants, de rester avec le « père, agressif en paroles et en actes », comme cela a été établi par le témoignage des témoins, et comme le montre la décision du tribunal elle-même. En ce qui concerne les certificats médico-légaux que j'ai présentés au tribunal, non seulement ils n'ont pas été pris en compte, parce que je pratiquais le yoga, mais comme on peut le voir dans la décision du tribunal, ils ont été mentionnés uniquement comme des « certificats médicaux » et non médico-légaux, qui, d'un point de vue juridique, ont une autre valeur. Et rien n'est précisé sur l'attentat contre ma vie, mais le mensonge flagrant et non prouvé selon lequel

j'aurais violé l'obligation de fidélité est devenu la raison pour laquelle le tribunal m'a considérée comme coupable d'avoir rompu le mariage, ainsi que le fait que je pratiquais le yoga. La seule vraie raison des trois invoquées est que je pratiquais le yoga. C'est la faute principale sur la base de laquelle je n'ai pas présenté la garantie morale pour élever mes enfants, contrebalancée par l'agressivité prouvée par des témoins de R.I. et qui s'est poursuivie envers les enfants, comme je l'ai montré dans le cas de Vlad. Quant aux jours d'absence injustifiée d'Oana à l'école, il y en a eu trois en quatre ans! Ce qui, aux yeux du tribunal « acheté », signifiait un manque d'intérêt pour l'éducation de mes enfants. En fait, il n'y a eu aucune référence intentionnelle au nombre de jours d'absence d'Oana. Et les quatre visites à domicile des services sociaux effectuées à Bucarest qui ont précisé que j'avais les conditions matérielles et morales pour élever mes enfants, ne sont même pas mentionnées!

Et les choses ne s'arrêtèrent pas là :

Mon fils Vlad, parce qu'il n'a pas été autorisé à voir sa sœur et sa mère depuis l'âge de quatre ans - parce qu'en pratiquant le yoga, la mère est « dépravée » -, a souffert d'alopécie à l'âge de huit ans. La maladie se manifeste par une perte de cheveux sur certaines parties de la tête et est due à une souffrance émotionnelle intense que la personne ne peut surmonter. En d'autres termes, Vlad ne supportait pas le manque de sa sœur et de sa mère. Je précise que la maladie a cessé peu de temps après qu'il ait été autorisé à nous rendre visite, sans qu'il suive de traitement sophistiqué.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là: un an après la tentative de meurtre, Oana a souffert de « terreur nocturne », faisant des cauchemars dans lesquels son père essayait de la tuer comme il avait essayé de tuer sa mère, qui, à cause de sa pratique du yoga telle que décrite dans les journaux, ne méritait pas de vivre! Et c'est moi qui l'ai élevée!

Et les choses ne se sont pas arrêtées là: durant les dernières six années, lorsque ma fille, qui a maintenant 22 ans, a rendu visite à son frère, elle a dû cacher qu'elle est végétarienne.

Et les choses ne se sont pas arrêtées là: je travaille dans le design et l'aménagement paysager, la restauration de maisons et les pièces d'eau. Début mars 2004, je venais de terminer la réalisation d'une fresque murale de 30 mètres carrés à Bucarest, et le bénéficiaire, satisfait, s'était montré désireux de poursuivre la collaboration, en me proposant un sujet sur lequel travailler pour le prochain contrat à la fin du même mois de mars 2004.

En 2003, j'ai été contacté pour réaliser l'aménagement intérieur d'un mini-hôtel dans une zone touristique de Focsani, en collaboration avec C.B., qui allait fabriquer tout le mobilier de l'hôtel. Les travaux ont commencé le 25.03.2004. Je précise que dans les deux cas, les bénéficiaires savaient que C.B. et moi étions des yogis. Le travail de qualité que nous avons réalisé pour d'autres bénéficiaires nous a dissociés de l'étiquette que les journaux ont collée à « Bivolaru et ses gens » au fil des ans.

Mais la manière dont les descentes de police du 18.03.2004 ont été rendues publiques, la présentation incendiaire et illégale, a jeté une ombre glaciale sur Gregorian Bivolaru, le MISA, ses membres et ses sympathisants: groupe paramilitaire, toxicomanes, proxénètes, danger social, voire danger pour l'État, terroristes, ..., et autres accusations abominables,

aucune d'entre elles n'étant prouvée, mais abondamment médiatisées. Ce principe, qui s'applique même à un criminel notoire et qui s'appelle la présomption d'innocence, n'existait pas pour Gregorian Bivolaru, les yogis et le MISA, et la terreur a été semée par les chaînes de télévision et la presse - celles qui ont fait savoir de manière véhémence que nous étions un groupe paramilitaire - dans l'esprit des yogis en Roumanie, qui se sont réveillés du jour au lendemain avec un fusil sur la tempe, dans leur propre lit, dans leur propre maison, dépouillés de leurs biens, de leur argent et de leurs documents. Toutes les images montrant les visages visibles des yogis, légèrement vêtus parce qu'ils étaient dans leur lit, juste réveillés par les hommes cagoulés, ont été rediffusées à intervalles réguliers, et les téléspectateurs ont été informés qu'elles étaient réelles et qu'il s'agissait des yogis du MISA, qui avaient Gregorian Bivolaru comme mentor spirituel. Les yantras et le portrait de Jésus ont été filmés, et qualifiés de pornographiques. C'est incroyable! Et cela peut être vérifié!

Avec une telle image sur les épaules, non seulement j'ai soudainement perdu les deux contrats que j'ai mentionnés plus haut, mais je n'en ai pas obtenu d'autres pendant un an et trois mois. Je ne vous parlerai pas de l'horreur que nous avons vécue et des énormes questions sur l'intégrité de notre vie et de celle de nos enfants, sur la liberté dans notre propre pays, car il n'y a pas de mots pour décrire cela.

Je précise que tout ce que j'ai écrit ici ne représente que des fragments de ce que j'ai vécu et de ce que je vis actuellement en tant que yogini en Roumanie, mon pays que j'aime et que je veux libérer des vipères qui l'ont envahi et qui veulent chasser du pays ceux d'entre nous qui se sentent Roumains.

Ionuț Eugen Pohariu ²

Je m'appelle Ionuț Eugen Pohariu, j'ai 37 ans, je vis à Bucarest, je suis acteur professionnel et je suis en dixième année de cours de yoga, mon professeur est Camelia Roșu.

Je voudrais apporter quelques précisions sur ce qui s'est passé au fil du temps concernant mon « statut » en tant qu'artiste et yogi dans la société roumaine, et sur les réactions de certains de mes pairs envers ma vision de la vie (dans laquelle la non-violence, le non-vol, l'étude des écritures sacrées, la liberté de conscience et l'amour prédominent) et envers mon régime lacto-végétarien, choses que je ne pensais jamais avoir à expliquer, car elles me semblent assez intimes et profondément liées à mes propres convictions.

La situation incroyable que traverse notre pays ces derniers temps en termes de violations flagrantes de la justice (en particulier en ce qui concerne les yogis et les Minériades, la plupart de ces attaques étant manipulées par des politiciens ou créées par une interprétation délibérément erronée de la vérité avec l'aide des médias), m'amène à déclarer ce qui suit, l'identifiant à une alerte afin de mettre fin une fois pour toutes à toute forme de discrimination et de persécution, dans ce pays qui veut faire partie intégrante

2 Ionuț Eugen Pohariu, « Témoignage », Gabriel Andreescu, *MISA. Radiografia...*, pp. 286-295.

d'une civilisation moderne, harmonieuse et démocratique.

J'ai obtenu mon diplôme de l'école secondaire de mathématiques et de physique Spiru Haret de la ville de Tulcea, puis j'ai poursuivi mes études pendant deux ans à Bucarest, en ingénierie mécanique automobile. Pendant cette période, même si je faisais des études dans un domaine scientifique, certaines circonstances et inspirations ont mis en lumière ce que j'allais devenir et ce que je voulais vraiment devenir.

Ainsi, à l'âge de 17 ans, j'ai remporté la première place du pays en pantomime avec l'aide d'un numéro comique unique, dans le plus grand concours national d'art de l'époque; à l'âge de 19 ans également, mais avec un numéro de pantomime différent, avec en plus une première place en récitation; et peu après, j'ai également reçu le Grand Prix d'interprétation (« Stefan Voda ») dans la pièce étudiante du même nom, sous la direction du metteur en scène et professeur Cătălin Naum. Toutes ces réalisations artistiques ont renforcé ma conviction que ce que je vivais à l'intérieur pouvait prendre forme et se matérialiser de manière large et éloquente, trouvant son succès dans l'âme de ceux qui me regardaient.

Comme le dit le sage: Ce qui est à l'intérieur est aussi à l'extérieur! Ce qui est en haut est aussi en bas!

Ainsi, depuis lors, je me suis immergé complètement dans mon art, dans un travail assidu et inspiré de redécouverte de la véritable harmonie et de la beauté universelle en moi-même, travail qui a porté ses fruits dans les états élevés de tranquillité ou de bien-être, dans les torrents cathartiques de larmes ou les cascades de rires débordant dans des nuances multicolores infinies pour mes proches, pour le public, pour les mondes environnants!

J'ai obtenu mon diplôme d'art de la scène en tant que comédien de théâtre et de cinéma à l'Académie de Théâtre et de Cinéma avec la mention très bien, j'ai été employé dans un théâtre professionnel dès ma quatrième année d'études, j'ai participé à de nombreuses tournées dans le pays et à l'étranger, tournées qui m'ont valu des récompenses et une satisfaction spirituelle, et j'ai représenté la Roumanie à un haut niveau au sein de l'Union européenne des théâtres.

Et comme point culminant sublime de ce que j'avais commencé, quelque chose d'autre de merveilleux est apparu dans ma vie: le yoga et le maître spirituel.

J'ai donc commencé à pratiquer le yoga, ce qui m'a aidé à arrêter de fumer, de jouer, de mentir, et m'a donné une santé plus robuste, un ton et un corps plus jeunes, une voix plus vigoureuse sur scène et, pourquoi pas, plus d'économies, car je n'ai plus eu besoin de cigarettes, de café, de viande, de médicaments.

Certains d'entre vous se demandent peut-être: « Pourquoi le yoga? »

Parce que j'ai réalisé que les deux, l'art et le yoga, vont de pair.

Le but d'un artiste est de vivre en pleine harmonie avec le monde.

Synchronicité: tout comme le but d'un yogi. Si le monde est un théâtre, alors le premier rôle de l'acteur se joue sur la scène de sa propre existence, et la façon dont il le joue est la mesure de l'éveil de son âme et de sa conscience aux valeurs archétypales de beauté, de bonté et d'harmonie universelle!

Encore une synchronicité: ce sont aussi les idéaux d'un yogi authentique.

Et, parce que de même que l'arbre se reconnaît à ses fruits, le yogi comme l'acteur se reconnaissent à leurs états. Aux états merveilleux!

Mais avec l'arrivée de ces belles matinées, les épreuves inhérentes à l'évolution spirituelle ont commencé à apparaître!

De quels tests je parle?

Dans les journaux et à la télévision, les mensonges ont commencé à circuler sur le cours de yoga, sur l'existence de soi-disant orgies sexuelles, de drogues, d'armes; des mensonges aberrants et des fabrications évidentes pour nous, ceux qui étaient en classe chaque semaine et voyaient la vérité dans notre vie quotidienne. D'autant plus qu'après toutes les descentes de police, absolument rien n'a été trouvé de ce dont les journaux parlaient. (Parce qu'il n'y avait rien à trouver! Et les autorités le savaient aussi! Car ils étaient assez nombreux « cachés » parmi les étudiants!)

Au début, je me suis dit: Foutaises, ils ne savent plus quoi écrire et inventent des nouvelles sensationnelles! Ce n'est rien, je suis passé par le tamis de la critique théâtrale!... Cela aussi, ça se règle: la critique, est une chose que l'on peut éviter en ne disant rien, en ne faisant rien et en n'étant rien. Mais ces mensonges se multipliaient de jour en jour, et les gens ont commencé à nous considérer comme des parias. Je ne comprenais pas ce qui se passait..., quel fossé énorme entre ce que je vivais au quotidien et les ragots dans la presse... qu'ils ont fini par inventer des affaires criminelles sur... la prostitution sans prostituées, le trafic d'armes sans armes, la consommation de drogue sans drogue!

Et l'affaire Madalina, forcée par les procureurs à faire une déclaration contre sa volonté, car dans son Journal, disent-ils, toutes sortes d'idylles nocturnes sont consignées, comme Catalina de notre poète « Luceafarul »³, qui, ivre de contes de fées pour adolescents, s'imaginait dans les bras d'un esprit!

Et soyons honnêtes: seules les bonnes filles tiennent un journal intime. Les « mauvaises » filles n'ont pas le temps pour ça... Puis l'histoire avec la gendarmerie, en cagoule, qui fait irruption, armée jusqu'aux dents, sur des gens paisibles (Oui! Sur mes chers camarades de classe!), qui enfonce les portes non verrouillées, qui frappe sans aucune raison valable et sans même avoir de mandat de perquisition!! Pire qu'à l'époque de Ceausescu!

Ce n'est que plus tard que j'ai commencé à comprendre pourquoi on ne nous laissait pas tranquilles, pourquoi on dérangeait certaines personnes.

« Lorsqu'un homme sage apparaît dans le monde, on le reconnaît au fait que tous les imbéciles le haïssent », disait Bisanne de Soleil.

L'image déformée de Grieg a été délibérément créée sur ordre politique, et ceux de l'ancien régime (et qui étaient encore au pouvoir derrière le rideau et derrière le décor) avaient déjà quelque chose contre notre professeur, dont les vues spirituelles dépassaient les limites de toute la théorie du matérialisme dialectique du communisme! Et les médias (presse et télévision) étaient cette scène tournante idéale à travers laquelle ce jeu pouvait être joué, profitant par cela de la crédulité des masses.

3 „Luceafărul” est un poème narratif de l'auteur roumain Mihai Eminescu. De nombreux critiques littéraires considèrent ce poème comme l'une des plus grandes réalisations de la littérature roumaine (note de l'éditeur).

Mais ce n'était pas seulement un tour sur un parquet et ce n'était pas seulement un rôle utopique: c'était notre vie même, et le spectacle qui avait les traits d'un thriller était un Life Show! « INSIDER »! « MATRIX »! en Roumanie, devant les écrans et le rideau rouge! Au-delà... de la trace cachée de « se moquer d'une mauvaise situation », vraiment, je vous le dis: nous avons subi d'immenses dommages au travail, à la maison et même dans nos familles, et ceux avec qui nous sommes entrés en contact nous ont considérés comme des intrus.

Et avec cela, apparurent aussi les brumes de l'illusion, l'obscurité de la peur de dire la vérité, les ombres de ceux d'entre nous qui passaient avec crainte près des murs des maisons, se cachant de leur propre identité de peur d'être pointés du doigt!

Ce n'est qu'alors que les paroles du Maître résonnèrent dans mon cœur: « N'ayez jamais peur des ombres! Elles montrent seulement qu'il y a de la lumière à proximité ».

Ce n'est qu'alors que j'ai réalisé que... c'est réel, que nous ne devons pas avoir peur de dire la vérité, que quelque chose doit être fait pour transformer l'image que l'on a de nous, que nous ne sommes pas des « initiés », que nous sommes ici depuis notre naissance, que nous parlons la même langue, que nous sommes de la même nation, celle des Daces et de Trajan, que nous ne sommes pas venus au monde en tant qu'« intrus », mais en tant qu'êtres humains ayant les mêmes droits que tous les autres...

J'ai donc commencé à défendre ma justice et ma vérité « et mes besoins et ma nation » comme Mircea l'Ancien dans la « Lettre III » (d'Eminescu), à renaître de mes cendres comme l'oiseau phénix, même si parfois j'avais l'impression de me battre contre des moulins à vent, comme Don Quichotte (de Cervantes).

Voici quelques-unes des situations extrêmes que j'ai traversées:

- J'ai été contraint de quitter le Théâtre de l'Odéon, suite à l'insistance répétée de la directrice adjointe, qui disait que je lui rendais la vie difficile par ma présence là-bas - bien que d'un point de vue professionnel et humain, elle n'avait rien à redire, j'avais joué dans de nombreuses pièces de théâtre de qualité du répertoire du théâtre, son attitude à mon égard avait été excellente, empreinte de sympathie et d'amitié, jusqu'au moment où elle a découvert que j'étais un yogi ;

- Lorsque j'ai créé une pièce spirituelle (« Eu sau EU ») au sein du Théâtre Sophrozin, parce que nous n'avions pas d'espace approprié pour la mettre en scène, je suis allé voir une ancienne connaissance, directeur du Théâtre de la Comédie à l'époque, et je lui ai demandé de faciliter la location de la salle à un moment où elle serait libre (cette action conduisant à un contrat et à de l'argent, évidemment!), Il a répondu, légèrement intimidé, qu'il ne pouvait pas le faire, en se dérochant de diverses manières... (il ne m'a pas été difficile de révéler son jeu théâtral au-delà des masques)... pour finalement me confirmer qu'il ne pouvait pas le faire car il y avait une circulaire de la mairie de Bucarest, qui stipulait que les acteurs qui pratiquaient le yoga ne devaient pas être autorisés à monter sur les scènes des théâtres financés par la mairie! C'est-à-dire presque tous: l'Odéon, le Nottara, le Petit Théâtre, le Très Petit Théâtre, le Bulandra etc.

« Que veux-tu dire? Qu'ils soient professionnels ou non, qu'ils aient du talent ou non, que nous signions un contrat ou non, ai-je demandé, qu'est-ce que c'est que ça? » « Ioan, a-t-il répondu, entre la chaise [du metteur en scène] sous moi et mon amitié pour

toi, je préfère celle-ci! »

Et il m'avait montré la chaise - évidemment!

Il n'était pas rare que je doive aiguïser au maximum mon sens de l'improvisation à l'Odéon pour éviter ou faire semblant de ne pas voir les ironies ou les moqueries de mes collègues (telles que: « Comment vas-tu, herbivore! », « Est-ce que ruminer te convient? », « Quand tu chies, est-ce que c'est vert? »).

Dieu merci pour l'humour roumain, car parfois on dirait qu'ils ont été baignés bébés dans un bain de paraboles et d'anecdotes!

Et je leur disais: « Que l'éléphant est aussi un herbivore, et quel sacré gros animal, qu'il peut te briser sous ses pieds même s'il n'est pas carnivore, et que son ivoire est plus fort que toutes ces petites dents qui utilisent du Colgate et mangent des hamburgers, et qu'il reste vraiment brillant au-delà des âges, alors les gens se tuent pour pouvoir le porter sculpté dans des milliers de bijoux et montrer ce qu'ils ont! »

Et avec le vert, je leur ai dit que « par chance! Parce que... la couleur (et la beauté) est donnée par l'esprit et l'œil de celui qui regarde, ce n'est pas ce que j'alchimise! »

Après une répétition, un acteur célèbre du Théâtre National de Bucarest est venu vers moi avec une violence incompréhensible et m'a claqué contre le mur du bâtiment, me demandant, plutôt monologuant: « Quoi, mec, t'es bon? Zbang - un! « Dis-moi, mec, t'es harmonieux? » Zbang, encore un! « Eh, tu ne te défends pas? » ...

À un moment, voyant que les coups ne s'arrêtaient pas, je lui ai attrapé les mains et lui ai demandé d'arrêter parce que ça n'avait plus l'air d'une blague...

Ce à quoi il me dit: « Eh bien, ce n'est pas une blague... Eh bien, Yogi, tu ne vois pas qu'il y a du bien et du mal dans ce monde! »

Et la série de coups continua, jusqu'à ce que la peinture des murs commence à coller à ma peau.

J'en croyais pas mes yeux: c'était un acteur que je respectais pour son travail, et il y avait une dissonance entre ce qu'il jouait et ce qu'il était vraiment! Il profitait de son statut de star, du fait que j'étais au début du chemin et du fait qu'il savait que je pratiquais la non-violence! Je ne savais plus quoi faire et puis j'ai vu pendant une fraction de seconde ma pensée sortir du toit coulissant du théâtre au-delà des nuages, vers un monde plein de douceur, de tendresse et d'amour, vers le royaume du Bon Dieu!

Puis, j'ai repris mes forces, j'ai saisi ses mains une fois de plus et j'ai dit dans un murmure, en le regardant droit dans les yeux: « Il y a un bien absolu au-delà de la dualité dont tu parles! Et arrête d'être violent, car tout cela se retournera contre toi! »

Sur quoi il s'est tu et a laissé tomber ses bras le long de son corps, en disant: « Tu vois, c'est ça ton vrai toi, un mec sans défense, un légume, qui suit ton Grig! Tu ne mérites même pas que je te frappe! »

Dois-je aussi vous dire qu'il aurait dû m'écouter? Une semaine plus tard, notre grand acteur a été admis à l'hôpital d'urgence et a subi une chirurgie esthétique du nez parce qu'un autre acteur l'avait cassé avec sa tête lors d'une bagarre. La différence, c'est que cette fois, l'autre acteur n'était pas un yogi!

Après les raids de mars 2004, j'ai traversé une période très difficile car personne de ceux à qui j'en parlais ne pouvait croire qu'une telle chose puisse être vraie dans un pays

de notre siècle, qu'il y ait encore des influences médiévales dans un État de droit, que le système judiciaire puisse faire des choses uniquement parce qu'un politicien l'a ordonné!

Et dans ces moments difficiles, de nombreuses portes se sont fermées devant nous, certaines par peur de perdre leur poste pour avoir interagi avec nous, d'autres même avec de mauvaises intentions, comme dans l'exemple suivant.

Le matériel audio et vidéo, les ordinateurs, tous les matériaux spécifiques des sociétés Lotus et du siège du studio ont été confisqués par les autorités qui en avaient reçu l'ordre, et par conséquent, beaucoup d'entre nous ne pouvaient plus faire leur travail.

C'est alors que j'ai téléphoné à un ancien ami que j'avais aidé artistiquement (avec ma voix) quelques années auparavant dans son projet de création d'un studio audio-vidéo dont il avait grand besoin, car il était un chanteur connu en Roumanie et faisait également des publicités pour gagner sa vie.

Lorsque je l'ai appelé, je lui ai dit que c'était à mon tour de lui demander de l'aide, car je me trouvais dans une situation similaire à la sienne par le passé, et je lui ai donc demandé son soutien pour un travail dans un domaine artistique (publicité vocale). Sa réponse a été sèche: « Je suis désolé, Ioan! Il y en a beaucoup d'autres dans la file d'attente! Je voulais vraiment te le dire il y a longtemps! Tu étais plein d'optimisme, disant que si tu faisais de bonnes choses, de bonnes choses t'arriveraient! Regarde tes bonnes choses maintenant! Tu paies pour la liberté! »

Et il a raccroché. Je n'en croyais pas mes oreilles, je ne comprenais rien. J'ai voulu le rappeler pour qu'il m'explique quel était le problème, mais j'ai tout de suite découvert qu'il avait été coopté dans un certain cercle... d'influence. J'ai compris alors qu'il avait une tâche en rapport avec moi en tant que yogi... Une fois que la politique entre par la porte, l'amitié sort? Une fois que la politique est sortie, le yoga entre! Eh bien, qu'est-ce que l'un a à voir avec l'autre?

Les deux sont millénaires, mais un seul est basé sur la vérité!

Beaucoup de rumeurs concernaient la sexualité, des orgies sur scène ou d'autres mensonges de ce genre soutenus par les médias, mais qui, même s'ils avaient été vrais, n'enfreignaient aucune loi. De plus, ce qui était dit était exactement à l'opposé de la réalité, ces chaînes de télévision diffusaient des séquences érotiques non seulement tard dans la nuit, mais même pendant la journée, et certains des acteurs qui ont fait de telles déclarations et qui me regardaient parfois comme une personne dépravée, jouaient eux-mêmes dans des pièces de théâtre (« Au pus cătușe florilor », « Danaidele », « Zooeroticon », etc.) ou des films (« Cel mai iubit dintre pământeni ») dans lesquels apparaissent des scènes de nudité et qui élèvent l'homosexualité au rang de thème principal d'une « œuvre artistique ».

Je dis cela parce que dans l'art, l'acteur est entièrement responsable des émotions qu'il génère pendant les représentations. Il doit comprendre que ressentir et évoquer les états négatifs d'angoisse et de désillusion signifie apporter et générer des résonances étranges, empoisonnant sa psyché et celle des autres, et invoquer et donner de la joie, de l'amour, de la confiance signifie invoquer en son être et en celui des spectateurs des sentiments beaux et édifiants, qui ne peuvent être que bénéfiques à tous.

Ces fabulations de rumeurs ont aussi eu des effets néfastes chez mes voisins: l'une

des voisines (pensionnée jeune pour raisons psychiatriques) s'est mise à frapper à ma porte en criant: « Parce qu'elle sait ce que nous faisons ici! » (Qui nous, j'étais seul?!), « Qu'elle a vu à la télé qui nous sommes! » (Elle m'avait vue à la télévision lors d'une réunion où je demandais la restitution des biens confisqués un an auparavant), « On devient fou avec ces orgies! » Et puis elle s'est mise à déverser toute son amertume, à hurler sur tout ce qu'elle avait vécu dans sa vie. Elle donnait des coups de pied et de poing dans la porte. Je ne savais que faire: sortir et lui parler..., j'avais déjà fait des tentatives ratées, ou appeler la police pour qu'elle vienne me défendre? Mais quelle police? Celle qui avait confisqué nos biens personnels et ceux de nos entreprises et qui ne nous les avait toujours pas rendus, après 14 mois de promesses?

J'ai alors eu recours à une option purement spirituelle: la bénédiction de cet être humain. Sur ma parole d'honneur, après cela, en quelques minutes, plus rien ne s'est fait entendre derrière la porte.

Le silence était tombé!

À un moment donné, il y a même eu une petite « légende tantrique » au Théâtre à mon sujet, sur cet homme doux, mystérieux et apparemment inoffensif, qui en fait « est toujours en train de le faire » et que c'est à cause de cela que ma pauvre petite amie, également actrice du Théâtre National, m'a quitté parce qu'elle ne supportait plus que je la « baise dans tous les coins et dans tous les trous!» (je m'excuse, mais je reproduis mot à mot ce que m'a dit l'actuel recteur de l'U.A.T.C.). Rumeur qui amusait aussi mon ex-petite amie, car nous n'avions pas fait l'amour depuis environ ma première année de yoga, quand j'étais « étudiant de première année », et ce commérage est apparu après la quatrième année du cours, alors que ma relation avec elle s'était depuis longtemps estompée de son point de vue.

Souvent, on m'insultait dans la rue lorsque je quittais les locaux où se déroulaient les cours, et ceux qui entraient en contact avec nous étaient de grands hommes avec une certaine attitude, assez violents, récalcitrants, et cherchant n'importe quel prétexte pour se quereller, généralement au volant d'une voiture et criant des mots que je ne veux pas exprimer maintenant.

C'est ce qui s'est passé un jour lorsqu'une voiture a soudainement freiné juste à côté de la porte d'entrée, où je me trouvais avec trois autres collègues de la gente féminine, avant de se diriger vers les bus de transport public qui nous ramèneraient chacun chez nous. À l'intérieur de cette voiture se trouvaient quatre hommes plutôt beaux qui essayaient de ressembler à des « clochards du quartier », qui voulaient à tout prix s'en prendre aux filles, sachant qu'elles étaient des yoginis: « Que faites-vous ici, des orgies? » J'ai répondu calmement: « Non, du yoga, des asanas, des méditations et... ». Ce à quoi il a répondu, visiblement agacé mais sans jamais me regarder dans les yeux: « Je ne m'adressais pas à toi! Écoutez, les filles, si vous nous rejoignez pour une petite? Nous sommes bons pour ça aussi. » Les filles ne leur ont pas répondu et ont continué leur chemin. Le plus impudent commença à insister, se mettant à insulter les filles pour ne pas avoir fait attention à lui.

J'intervins verbalement pour détourner l'attention des agresseurs des filles et faire passer la discussion à autre chose, plus bénéfique. « S'il vous plaît, calmez-

vous, vous avez l'air d'être des adultes. Ces attitudes ne vous font pas honneur. » Ce à quoi il répondit avec indignation: « Mec, je ne te parlais pas, reste en dehors de ça! Faites attention ou je vous emmène au commissariat, car je suis du commissariat n° 3! » ... « Et moi de Direction 5! »⁴, ai-je répondu promptement. Pendant ce temps, les filles, légèrement souriantes, s'étaient éloignées de l'endroit en question, ne laissant que moi avec les quatre. Le plus grand est resté la bouche entrouverte, a failli commencer à mâcher du papier, voulant sortir de la voiture pour s'en prendre à moi. Mais juste à ce moment-là, deux autres voitures arrivèrent, venant de directions opposées, et se mirent à klaxonner, ce qui les fit bouger du milieu de la rue où ils s'étaient arrêtés. « Range-toi sur la droite pour que je puisse descendre et m'occuper de celui-là, pour voir ce que je vais lui faire! », dit-il au conducteur en me désignant.

Mais quand ils arrivèrent devant le portail, j'étais parti! Et je n'avais pas eu recours à une technique d'invisibilité!

Comme il fallait s'y attendre à cette époque, la plupart des entreprises, associations et fondations par l'intermédiaire desquelles les pratiquants de yoga exerçaient leurs activités ont fait l'objet d'un contrôle financier. Ainsi, j'ai également été appelé plusieurs fois en tant que témoin dans l'une des affaires et pour vérifier la légalité de certains parrainages et contrats au sein de la Fondation dont je suis vice-président.

Lors de la première réunion (celle de l'Inspection générale de la police), je dois admettre que les questions ne portaient que sur l'activité [de la Fondation], puisqu'il s'agissait d'un audit financier, qui s'est bien terminé, car tout allait bien à la Fondation. Il était clair que les personnes présentes avaient reçu l'ordre de nous auditer, et elles l'ont fait conformément aux lois applicables, en se limitant à ce qu'elles devaient demander strictement en relation avec la note de la convocation.

Mais quelques mois plus tard, juste avant les élections présidentielles (!), j'ai été convoqué au parquet, alors que j'avais l'accord des auditeurs financiers et que ceux de l'Inspection générale de la police de Bucarest avaient déclaré que tout était en ordre. Il y avait donc quelque chose qui n'allait pas avec la nouvelle convocation! Quelle en était la raison, selon vous? Ma participation au rassemblement du jeudi de soutien à MISA (la convocation était datée du jour où j'y avais été!), alors que ce que j'avais à dire reflétait une vérité incontestable: le fait que nous étions persécutés et discriminés. À l'époque, le PSD (le parti social-démocrate) était le parti au pouvoir et la force décisionnelle à tous les niveaux était le Premier ministre A. N., le principal accusateur de Grieg. Mais ces ordres politiques, ces réunions secrètes au milieu de la nuit au parquet, ces convocations signées quand bon leur semblait, envoyées en fonction des sympathies et des antipathies et sans aucun rapport avec la réalité juridique, ne faisaient que prouver que nous étions dans un état où la dictature commençait à se stabiliser.

Voici comment s'est déroulée cette réunion. Je venais à peine d'entrer dans la pièce du rez-de-chaussée du parquet attenant à la Cour d'appel avec mon avocat, lorsqu'un des commissaires présents a commencé à m'insulter au sujet de ma carrière, de mon travail et de ma vie même, en parlant de moi, du MISA et de Grieg de manière vulgaire,

4 « Direcția 5 » est un groupe roumain formé en 1991 (note de l'éditeur).

agressive et insinuante. J'ai dit que je me lèverais et partirais, car ce n'était pas la raison de la convocation telle qu'elle était écrite. On m'a interrompu, puis le commissaire est parti et trois autres hommes élégants, qui semblaient sortir d'un film de James Bond, sont entrés à sa place, des personnes qui dirigeaient les affaires liées à MISA et que mon avocat connaissait bien. Sur un ton chaleureux et accueillant, ils ont commencé à essayer de me soutirer quelque chose (avec des questions telles que: quel est le lien entre moi et Grieg, etc., etc.). J'ai répété encore et encore que je voulais revenir à ce qui était écrit dans la convocation. Ils ont dit que ce n'était pas pour cela qu'ils m'avaient appelé là-bas et qu'ils pouvaient rédiger une autre convocation à tout moment, même devant moi! Je suis donc resté là pendant quatre à cinq heures, essayant de slalomer entre les questions pièges et les railleries cachées, essayant de ne parler que de mon activité professionnelle et non de ma vie privée ou des intimités qu'ils voulaient étaler, dans l'espoir d'ajouter des éléments à l'affaire dans laquelle Grieg était injustement impliqué.

Quant à mes parents, je peux dire que j'ai reçu beaucoup d'amour et de compréhension de leur part et, bien qu'il y ait eu de petites tensions au début à cause de mon régime lacto-végétarien (uniquement avec mon père: « Allez, mec, pourquoi ne pas boire un verre de brandy ensemble? », « Allez, même pas un petit morceau de viande? Un petit, une cuisse de poulet, parce que c'est plus léger! Allez, juste aujourd'hui, c'est un jour férié! »), celles-ci ont disparu comme par magie grâce à ma douce fermeté, à mes explications spirituelles et pleines de bon sens et surtout grâce au miracle de l'amour mutuel!

Quant aux contes de fées orgiaques, mes parents savaient qu'ils n'étaient que des inventions, connaissant bien l'original, c'est-à-dire moi-même, car ce n'est qu'avec leur aide que j'ai été amené à cette manifestation!

Fragment du livre de Mădălina Dumitru, *The Broken Flight*⁵

Une perquisition inhumaine et brutale

Je me suis réveillée en entendant des coups très forts, comme si la maison s'effondrait sur moi. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu des individus masqués, avec des sortes de bas noirs sur la tête, escalader les clôtures du jardin et briser violemment les fenêtres du rez-de-chaussée de la maison. D'autres frappaient la porte d'entrée avec un gros objet. Je sentais mon poulx battre dans mes oreilles, tellement mon cœur battait fort. Je n'avais jamais connu une peur aussi intense. J'ai cru que j'allais mourir. J'ai couru aussi vite que j'ai pu jusqu'à la chambre de mon amie Mirona et j'ai crié à tue-tête:

- Mirona, Mirona réveille-toi, ils sont venus pour nous tuer!

Il était environ 8 heures du matin. C'était comme un terrible cauchemar. J'avais terriblement peur. Je voulais me cacher dans le placard. Puis j'ai pensé à sauter par la fenêtre, nous étions à l'étage. Nous n'avions pas le temps de faire quoi que ce soit. Les

⁵ Mădălina Dumitru, *The Broken Flight*, pp. 14-19.

hommes masqués, que j'ai d'abord pris pour des cambrioleurs, sont entrés en trombe dans la chambre de Mirona. Certains d'entre eux portaient une sorte d'uniforme. Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait de gendarmes. Ils brandissaient des armes et criaient brutalement:

- A terre, à terre! Baissez-vous, baissez-vous! Ne bougez plus! Si vous bougez, on tire!

Je me trouvais dans la zone de la fenêtre et je voulais à nouveau sauter. Mirona a alors poussé un cri et un gendarme s'est précipité vers moi.

- Laissez-la sauter si c'est ce qu'elle veut, dit un autre homme masqué qui venait de faire irruption dans la pièce.

Ce gendarme m'a arraché de la fenêtre et m'a plaqué contre l'armoire. Environ 20 ou 30 gendarmes sont entrés, tous portant des cagoules noires. Ils ont fait irruption par-dessus la clôture, dans la cour, par les fenêtres. Ils sont entrés dans la maison par les fenêtres et la porte d'entrée, qu'ils ont cassée. Ils ont encerclé toute la maison. Cinq d'entre eux nous criaient en même temps de ne pas bouger. Ils avaient des fusils pointés sur nous. Nous sommes tombés à genoux. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Je pouvais entendre ce qu'on nous criait, mais je ne pouvais pas réagir. Je me suis figée, comme si j'étais complètement paralysée. Je les regardais sans comprendre. J'entendais leurs ordres brutaux, mais je ne les comprenais pas. J'étais complètement terrifiée. L'un des gendarmes s'est précipité sur moi très violemment, m'a éloigné et m'a plaqué au sol, face contre terre. Il m'a donné un coup de pied latéral très fort avec sa botte sur mon sein droit. J'ai commencé à crier de douleur, puis il m'a tiré les cheveux et m'a ordonné de me taire. J'étais presque à bout de souffle. J'avais la bouche serrée. Ils m'ont forcée à m'allonger sur le sol. J'ai porté mes mains à ma poitrine parce que mon sein me faisait si mal, j'avais été frappée si cruellement. J'ai fermé les yeux, espérant puérilement que cet horrible cauchemar prendrait fin. L'horreur m'empêchait de respirer. À ce moment-là, j'ai cru qu'ils allaient nous tirer dessus et que j'allais mourir. Pendant plusieurs heures, ils ne m'ont pas laissé quitter le sol. Si je bougeais, ils me criaient dessus. Des hommes masqués pointaient leurs armes sur nous. Pendant tout ce temps, nous avons été filmés. Nous n'avions pas le droit de nous habiller. Je ne portais que les vêtements dans lesquels j'avais dormi, je n'avais qu'un T-shirt et un bikini. Mirona était torse nu, en bikini. Nous sommes restées toutes les deux longtemps comme ça, allongées sur le sol, nues, face au sol, avec une arme pointée sur nous et filmées. À un moment donné, un gendarme a mis sa botte sur la tête de Mirona et a appuyé fort avec la semelle de sa botte. Il y avait environ cinq gendarmes qui me gardaient à ce moment-là. À un moment donné, un policier a appuyé son arme sur ma tête. Je pense qu'il était lui aussi fatigué. J'ai alors pensé que le coup allait peut-être partir, que tout pouvait arriver, et je me suis dit que ce serait peut-être la fin.

Ils ont battu notre chien qui jappait terriblement et l'ont finalement frappé si fort que le pauvre chien s'est évanoui. Je n'ai même pas osé demander un mouchoir pour m'essuyer le visage. J'ai demandé de l'eau et l'un d'entre eux, dont j'ai appris plus tard qu'il s'agissait d'un procureur, m'a demandé si la pisse que j'avais bu le matin n'était pas suffisante. Je leur ai alors demandé de me laisser appeler ma mère, mais ils ont fait

semblant de ne pas m'entendre.

Ils nous ont dit de ne pas résister, qu'ils avaient un mandat. Nous ne comprenions pas un mot de ce qu'ils disaient. Mon ami leur a demandé de s'identifier. L'une des femmes a agité un drap devant nos yeux.

Le tonnerre des bottes des gendarmes qui se promenaient dans la maison me terrifiait. Ils ouvraient bruyamment les armoires et à chaque fois je sursautais, car j'avais l'impression qu'à tout moment quelque chose pouvait me tomber dessus et m'écraser. Je ne me suis pas rendu compte du temps qui s'était écoulé. Pendant plusieurs heures, nous sommes restés couchés sur le sol, alors que certains gendarmes qui ne nous gardaient pas emballaient dans des cartons tout ce qui avait de la valeur dans la maison. À un moment donné, j'ai entendu l'un des gendarmes verser de l'eau dans son verre et j'ai voulu demander une gorgée, mais je n'ai pas pu dire un mot, je n'ai pas pu. J'avais l'impression que j'allais m'évanouir. J'avais très soif et des vertiges, tout mon corps me faisait mal. De ma chambre, on a entendu plusieurs fois la sonnerie de mon téléphone portable. L'un des gendarmes s'est approché avec le téléphone à la main et, lisant sur l'écran, a commenté avec zèle:

- Mon amour! Ha ha ha ha! À qui appartient cet amour? Le mobile de qui?

Je me suis tournée sur le côté en le regardant légèrement.

- Le mien! répondis-je en le regardant avec inquiétude et en lui tendant la main dans l'espoir qu'il me la donne. Mon cher Remus m'avait appelé.

En riant sardoniquement, il l'a démembré en un clin d'œil et, me regardant féroce, me l'a jeté à la figure:

- Plus d'amour! Face contre terre!

Et se tournant vers un autre gendarme qui observait toute la scène, il dit:

- Quel gâchis... Regardez-moi ça!

C'est alors qu'un état de panique s'installa dans mon être. Je n'avais aucun moyen de dire à Remus les tourments et la terreur que je vivais. J'avais l'impression d'étouffer. J'étais complètement impuissante. Je me sentais malade et j'avais envie de vomir. Tout mon corps était raide. Je réussis à dire que j'étais malade et que j'avais besoin d'aller aux toilettes. Deux gendarmes m'ont arrachée du sol et m'ont emmenée aux toilettes. Dans le couloir, j'ai vu deux autres gendarmes fouiller dans le réfrigérateur et je les ai entendus se pousser mutuellement à goûter la nourriture qui s'y trouvait, en disant:

- Essayez ça, essayez, c'est bon, mec, c'est vraiment bon!

L'un des deux gendarmes qui m'emmenait aux toilettes a appelé deux femmes qui avaient également des cagoules sur le visage. Elles sont entrées avec moi dans les toilettes et ont fermé la porte. Je me suis penché sur les toilettes et j'ai vomi. Pendant ce temps, le médaillon que j'avais autour du cou est tombé dans les toilettes. L'une des deux femmes qui m'encadraient dans la salle de bains, à un ou deux mètres de distance, m'a simplement poussée sur le côté, s'est penchée sur les toilettes et a mis la main dans les toilettes, pensant que je voulais tirer la chasse d'eau ou cacher quelque chose. Lorsqu'elle a vu qu'il s'agissait du médaillon, après une brève discussion avec l'autre femme, elle l'a lavé et l'a mis dans sa poche. Elle m'a dit:

- C'est de l'or? Eh bien, tant pis, ça va s'arranger! Ce bijou en or était un cadeau de

mon petit ami Remus. Le médaillon avait disparu. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Les gendarmes étaient également à l'étage, où nous étions tous les deux, et au rez-de-chaussée, où vivait une autre personne, le propriétaire de la maison. Ils fouillaient toute la maison et renversaient étagère après étagère toutes les choses que nous avions dans les placards, jetant et piétinant tout par terre. Je les voyais grimper avec leurs bottes sur le bureau, sur les meubles de la cuisine, détruisant tout ce qu'ils pouvaient trouver. À un moment donné, j'ai entendu des gendarmes demander à d'autres :

- Lequel est le mineur? Celui-ci ou celui-là?

Puis, à nouveau, quelques-uns d'entre eux ont ouvert la porte du réfrigérateur qui se trouvait dans le couloir. À un moment donné, un gros gendarme qui engloutissait notre nourriture s'est exclamé :

- Si j'avais une maison comme ça, je le ferais! Un autre, en train d'engloutir le jus de fruit sur l'étagère, continuait à le faire rire. On aurait dit un couple d'aliénés en fuite. Ils ont mangé toute la nourriture de notre réfrigérateur et ce qu'ils ont trouvé dans les placards puis jetèrent les restes partout où ils le pouvaient. Ils ont pris presque tout ce que nous avions dans la maison. Nous avons appris plus tard, après la perquisition, que la procédure légale prévoit que tout ce qui est pris doit être présenté pour identification et signé pour ne pas être modifié, c'est-à-dire qu'il doit être enregistré. De plus, selon l'autorisation de perquisition, ils n'étaient censés prendre que les ordinateurs, les disques durs et les CD, en somme les objets qu'ils avaient pris n'avaient rien à voir avec les dispositions de l'autorisation de perquisition. Ces biens ont en fait été volés. Je ne les ai jamais retrouvés. Une procureure a ordonné aux gendarmes de charger dans un énorme camion sombre de l'armée, garé devant la porte d'entrée, tout ce qui pouvait être ramassé. Ils ont emporté notre aspirateur, nos tapis, les livres de la bibliothèque, la chaîne stéréo, la télévision, les bijoux, l'argent qu'ils ont trouvé dans nos affaires, les peignoirs, les parfums, les sèche-cheveux, les thés, les plantes, les médicaments, mes cahiers et manuels scolaires, les photos que nous avions, les journaux intimes, etc. Le juge qui a donné le feu vert à cette perquisition est Lia Savonea. Mais tout cela, je l'ai appris plus tard.

À l'époque, j'étais terrifiée et je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. J'étais terrifiée par tous les bruits que j'entendais. Après m'avoir emmenée aux toilettes, ils m'ont forcée à m'allonger sur le sol. Je commençais à trembler. Mirona a alors voulu s'approcher de moi pour me calmer, mais les gendarmes ne l'ont pas laissée bouger de son siège. Puis ils lui ont interdit de me regarder. Elle voulait leur parler, les convaincre que c'était une erreur. Ils lui ont dit que si elle ne se taisait pas, ils lui tireraient une balle dans la tête. Mirona a alors renoncé à dire quoi que ce soit. À ce moment-là, un gendarme a donné un coup de pied dans le sol si violemment que j'ai cru pendant quelques instants qu'ils lui avaient tiré dessus. J'avais l'impression que ma tête battait la chamade. J'ai commencé à pleurer à chaudes larmes. Mirona n'a rien dit aux hommes masqués. Elle m'a juste demandé à voix basse de me calmer :

- Ça va aller, ça va aller...

Au bout d'un moment, nous avons été séparées, ils m'ont laissée dans la chambre de Mirona et l'ont emmenée dans la mienne, toujours gardée par des hommes masqués qui pointaient leurs armes sur nous. Plus tard, deux autres hommes en civil sont entrés dans

la maison. Ils ont parlé à la procureure et je les ai entendus lorsqu'ils l'ont interrogée:

- Où est le mineur? Laquelle est la mineure? Nous devons l'attraper.

Le procureur est venu me voir et m'a dit:

- Tu iras avec ces messieurs. Et sans faire de bruit. Tu comprends?

- Où m'emmènent-ils? lui ai-je demandé avec effroi.

- Tu verras quand tu y seras, rétorqua-t-elle sans relâche.

- Je ne veux aller nulle part, j'ai pleuré et j'ai éclaté en sanglots.

Deux gendarmes m'ont saisie et m'ont soulevée du sol. Cela faisait plusieurs heures que j'étais allongée face contre terre, ma poitrine me faisait terriblement mal, mes bras et mes jambes étaient presque complètement raides, je sentais mes tempes trembler et je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. Ils m'ont menacée de m'emmener de force si j'osais résister. Je ne voulais pas les suivre, je ne savais pas où ils voulaient m'emmener, j'avais peur et j'ai d'abord résisté. Le procureur m'a alors dit d'un ton dur et tranchant:

- Allez, arrête de te plaindre, donne-leur ta carte d'identité et pars avec eux tout de suite! Si tu n'obéis pas, tu vas regretter!

J'ai eu encore plus peur et je me suis débattue du mieux que j'ai pu. J'étais sous le choc et désorientée, j'avais des vertiges, je tournais et retournais dans la pièce et j'étais incapable de m'habiller. Ils m'ont ensuite laissée allongée sur le sol pendant des heures. Je me sentais mal, comme si mes jambes étaient coupées. Étourdie par la peur, j'errais dans la pièce et ne pouvais pas m'habiller. Je ne savais pas où était ma maison, où étaient mes vêtements, où était mon sac avec ma carte d'identité. Je me déplaçais au ralenti. Un des gendarmes m'a secoué et m'a crié de m'habiller immédiatement. Tout mon corps tremblait de peur. Après avoir réussi à m'habiller, je marchais lentement. L'un des civils s'est mis en colère parce que je ne marchais pas aussi vite qu'il le voulait, alors il m'a donné un coup de poing dans le dos pendant que je descendais les escaliers, en me criant que j'étais une mauviette. Il criait en me poussant:

- Allez, descends plus vite! Quoi, ma vieille, on est à la maison de retraite?

J'ai perdu l'équilibre et je suis tombée. L'un des gendarmes m'a attrapé le bras et m'a poussé à marcher plus vite. J'ai commencé à pleurer encore plus fort et je suis devenue très agitée. J'étais terrifiée car je ne savais pas ce qui allait m'arriver et voyant la violence avec laquelle ils me traitaient, j'ai crié à Mirona:

- Aide-moi, ne m'abandonne pas, s'il te plaît! Ne les laisse pas m'emmener avec eux! Mironaaaa!

Je me débattais, je criais et je hurlais à pleins poumons. Ces civils impitoyables m'ont arraché de force de la maison, m'ont mis les mains sur la bouche et m'ont poussé dans une camionnette aux petites fenêtres couvertes de barreaux, comme pour les criminels dans les films policiers.

Ce que je ne savais pas à l'époque, c'est que ce n'était que le début...

Massimo Introvigne « Le MISA, Gregorian Bivolaru et la persécution: un nouveau livre écrit par Mădălina Dumitru » ⁶

Tout a commencé avec une jeune fille mineure avec laquelle le maître spirituel roumain a été accusé d'avoir eu une relation. Aujourd'hui, elle nous raconte son histoire.

C'était le matin du 18 mars 2004. Deux jeunes filles dormaient paisiblement dans un appartement confortable à Bucarest. L'appartement était chaud et les filles étaient partiellement nues. Tout à coup, elles ont entendu le bruit de fenêtres et d'une porte qui étaient brisées, et plus de vingt personnes portant des masques – femmes et hommes – font irruption dans l'appartement. Les filles ont d'abord cru qu'il s'agissait de voleurs. Puis elles ont réalisé qu'ils avaient affaire à des gendarmes. Les filles ont été immobilisées, photographiées et filmées comme elles l'étaient, la plus grande d'entre elles ayant les seins dénudés. Les policiers ont cassé tous les meubles et confisqué les ordinateurs et le courrier, ainsi que des objets personnels et des bijoux que les filles ne récupéreront jamais.

« J'ai entendu les ordres brutaux », se souvient la plus jeune fille, « mais je ne les comprenais pas. J'étais complètement terrifiée. L'un des gendarmes s'est jeté sur moi très violemment, m'a tiré et m'a fait tomber à plat ventre. Il m'a donné un coup de pied très fort de côté avec sa botte dans le sein droit. J'ai commencé à crier de douleur, puis il m'a tiré les cheveux et m'a ordonné de me taire. J'ai failli manquer d'air. Ma bouche était serrée. Ils m'ont forcé à descendre. J'ai porté mes mains à ma poitrine, car mon sein me faisait très mal. J'ai fermé les yeux, espérant puérilement que ce terrible cauchemar prendrait fin. Je ne pouvais pas respirer à cause de la terreur. À ce moment-là, j'ai cru qu'ils allaient nous tirer dessus et que j'allais mourir. Pendant des heures, ils ne m'ont pas laissé quitter le sol, même pour un instant. Si je bougeais, ils me criaient dessus. Quelques hommes masqués pointaient leurs armes sur nous. Et pendant tout ce temps, nous étions filmées. »

La plus jeune s'appelait Mădălina Dumitru. Les deux filles étaient membres du nouveau mouvement religieux connu sous le nom de Mouvement pour l'Intégration Spirituelle dans l'Absolu (MISA). Le groupe a été fondé par le maître spirituel roumain Gregorian Bivolaru, qui était à l'époque l'amoureux de la fille plus âgée de l'appartement. Les deux n'avaient aucun moyen de le savoir, mais ce raid n'était qu'un des nombreux raids menés simultanément dans quelques sites du MISA en Roumanie par des forces spéciales, masquées et armées de mitrailleuses et de pistolets Makarov, dans certains cas accompagnés de procureurs et de cameramen de la télévision. Il s'agissait d'un exemple typique de raids effectués tôt le matin contre les « sectes », où les médias sont également invités et qui ont été étudiés par Susan Palmer et Stuart Wright.⁷ Ils servent que rarement à un but utile à l'application de la loi, la plupart du temps opérant comme une sorte de théâtre baroque destiné à montrer à la presse et à la société que les hommes politiques

⁶ Massimo Introvigne, "MISA, Gregorian Bivolaru, and Persecution: A New Book by Mădălina Dumitru," *Bitter Winter*, 2/24/2024 - <https://bitterwinter.org/misa-grigorian-bivolaru-and-persecution-a-new-book-by-madalinadumitru/>

⁷ Stuart A. Wright and Susan J. Palmer, *Storming Zion. Government Raids on Religious Communities*, Oxford University Press, Oxford, 2015.

sont vigilants en matière de « sectes » et que ces dernières ne seront pas tolérées.

En 2022, j'ai publié le premier ouvrage académique en anglais sur le MISA⁸. J'étais conscient du rôle important de Mădălina Dumitru dans l'histoire du mouvement, mais j'ai protégé son droit à la vie privée en ne l'appelant que par ses initiales « M.D. ». Aujourd'hui, elle a décidé de parler publiquement et de raconter son histoire avec ses propres mots, dans un livre de 585 pages intitulé *Broken Flight*. Il s'agit clairement d'un livre émique, contenant des détails que les lecteurs pourraient avoir du mal à croire. Cependant, l'histoire de Mădălina a été confirmée par des décisions de la Cour européenne des droits de l'homme, de la Cour suprême de Suède et d'une Cour d'appel de Roumanie.

Les raids du 18 mars 2004, baptisés « Opération Christ », ont été annoncés par les autorités roumaines comme étant « la plus grande opération de lutte contre le trafic de drogues et de personnes en Roumanie postrévolutionnaire ». Cependant, aucune drogue n'a été trouvée et les accusations de trafic de personnes ont ensuite été rejetées par les tribunaux roumains et aucune femme ne s'est pas plainte d'avoir été abusée sexuellement par Bivolaru. Parmi les pratiques du MISA se trouve aussi celui d'un érotisme sacré basé sur la continence, ou l'orgasme sans éjaculation, mais qui n'a été ni imposée ni forcée à quiconque. Ainsi, les procureurs et la police sont restés les mains vides. Leur seul espoir était Mădălina. Elle avait 17 ans et l'âge de consentement pour les relations sexuelles en Roumanie était de 15 ans à l'époque (aujourd'hui, il est de 16 ans). Toutefois, la loi roumaine considère que les relations sexuelles entre un professeur et un élève constituent une infraction, et les procureurs ont fait valoir que Bivolaru pouvait être considérée comme son « professeur » du fait qu'il enseignait le yoga. S'ils pouvaient prouver qu'il avait eu une relation sexuelle avec Mădălina, ils étaient convaincus qu'ils pouvaient l'inculper et l'envoyer en prison.

Mais le problème - explique Mădălina - c'est que Bivolaru n'a jamais été son professeur de yoga (peut-être seulement indirectement, en tant que leader du mouvement). Elle nie catégoriquement avoir eu des relations sexuelles avec lui. Elle raconte comment, après l'irruption terrifiante dans son appartement, elle a été emmenée au bureau du procureur et s'est vu refuser l'aide d'un avocat, a subi des violences physiques et verbales et a été menacée de graves conséquences si elle ne signait pas une courte déclaration selon laquelle elle avait couché avec Bivolaru. Elle l'a signée, elle est rentrée chez elle, et le lendemain elle est revenue avec un avocat, donnant au procureur une déclaration selon laquelle elle avait signé la précédente sous la contrainte et que son contenu n'était pas vrai.

Cependant, le procureur a décidé d'ignorer la deuxième déclaration et de ne prendre en compte que la première. Bivolaru a été arrêté, relâché et s'est ensuite réfugié en Suède. Il a été déclaré non coupable en Roumanie lors des procès au fond et de la Cour d'Appel, mais il a été condamné à une peine de six ans d'emprisonnement pour une seule infraction, la présumée relation sexuelle avec son « étudiante » de 17 ans, Mădălina. Cependant, la Cour suprême suédoise a ordonné aux autorités suédoises de lui accorder l'asile après avoir examiné le témoignage de Mădălina et a conclu que son histoire était éminemment

8 Michele Olzi, „MISA and Gregorian Bivolaru: A New Book by Massimo Introvigne,” *Bitter Winter*, 06/24/2022 - <https://bitterwinter.org/misa-and-gregorian-bivolaru-by-massimo-introvigne/>

crédible. La Cour suprême suédoise a estimé que les poursuites engagées contre Bivolaru en Roumanie étaient motivées politiquement et qu'il méritait l'asile en Suède⁹.

Cependant, en 2016, M. Bivolaru a été arrêté alors qu'il voyageait en France, un pays qui n'est pas vraiment amical avec « les sectes » et il a été extradé vers la Roumanie. Il a été libéré en 2017, mais il a été accusé en Finlande d'abus sexuel et de traite des êtres humains. A la demande des autorités finlandaises, il a été placé sur la liste européenne des fugitifs recherchés. Il a été accusé d'abus sexuels sur des disciples finlandaises en France. Bien qu'il n'ait jamais visité la Finlande, il a été accusé d'avoir « lavé le cerveau » des adeptes du MISA dans l'ashram d'Helsinki par le biais de vidéos et de certains instructeurs locaux du MISA, de sorte que jusqu'au moment où elles l'ont rencontré à Paris, elles auraient été décidées à considérer l'intimité sexuelle avec Bivolaru comme souhaitable. Il nie toutes les accusations, mais il s'agit d'une histoire dans laquelle Mădălina n'est pas concernée.

Ce que nous apprenons de ce livre, c'est le cours de la vie de Mădălina, et comment elle a rencontré le MISA par l'intermédiaire d'un membre du mouvement appelé Grigore Țiplea, un client du café de sa sœur où elle travaillait en tant que serveuse. Ils deviennent rapidement amoureux. Bien que Grigore n'ait pas été tout à fait honnête avec elle, en attendant des mois avant de lui avouer qu'il avait une relation stable avec une femme, Mădălina lui est toujours reconnaissante car c'est grâce à lui qu'elle a découvert le MISA. Son prénom, Grigore, est similaire à celui de Bivolaru, Gregorian, et lorsque la police a confisqué son journal personnel, qui contenait des détails intimes sur Țiplea, qu'elle appelait Grig ou G, ils l'ont donné à la presse en prétendant qu'il contenait des aveux sur les relations intimes entre la jeune fille et Bivolaru. En fait, les entrées du journal montrent que cela aurait été impossible, et Mădălina publie plusieurs photos dans son livre confirmant son histoire d'amour avec Țiplea.

Sa relation ultérieure avec un autre étudiant du MISA, Remus Lomoș, a été beaucoup plus satisfaisante, il l'a soutenue pendant les jours terribles qui ont suivi le raid de 2004, en dépit du fait que le tribunal a ordonné qu'elle reste sous la garde d'une sœur hostile dont le mari, selon elle, a essayé d'abuser d'elle sexuellement. Malheureusement, alors qu'ils étaient fiancés et prévoyaient de se marier, Remus est décédé dans un accident de voiture en Allemagne.

Mădălina a continué d'être étudiante au MISA, et son témoignage a aidé Bivolaru à obtenir l'asile en Suède et à être déclaré non coupable en Roumanie devant les tribunaux de première et deuxième instance. Elle raconte également comment l'arrêt de la Cour suprême a spectaculairement renversé des décisions antérieures. Elle conclut que l'accusation selon laquelle Bivolaru a eu des relations intimes avec elle était motivée par des considérations politiques et poursuivie par un procureur qui était impliqué dans plusieurs scandales politiques.

La situation du système judiciaire roumain est cependant décrite par Mădălina comme n'étant pas désespérée. Tout en soulignant l'énorme pression exercée par les médias, qui calomnient tous ceux qui osent émettre des doutes sur les poursuites

9 Rosita Șorytė, „The Swedish Asylum Case of Gregorian Bivolaru” *The Journal of CESNUR*, Volume 6, No 4, Juillet-Août 2022, pp. 62-74 - https://cesnur.net/wp-content/uploads/2022/07/tjoc_6_4_4_soryte.pdf.

engagées contre le MISA, y compris les politiciens, les juges et les universitaires, elle note comme un développement positif les décisions répétées, désormais définitives, qui précisent que ni Bivolaru ni les autres dirigeants du MISA n'étaient coupables de traite d'êtres humains. Comme le juge Ariana Ilieș, de la section pénale du tribunal de Cluj, a écrit dans sa décision de 2015: « L'objectif réel et évident de la mise sous accusation et de la poursuite des accusés [pour traite des êtres humains] n'était pas de les mettre sous responsabilité pénale, mais d'abolir cette école de yoga en décourageant ses membres d'exercer leur liberté de conscience ». Alors que les mots « traite des êtres humains » évoquent immédiatement la prostitution forcée et le crime organisé, dans le cas du MISA, ils font référence au fait que, sur la base d'un concept de « karma-yoga », les membres travaillaient en tant que bénévoles pour le mouvement sans recevoir de salaire. « Pratiquement », écrit le juge Ilieș dans sa décision, « cette affaire est fondée entièrement et uniquement sur l'interprétation totalement illégale et hors contexte que le parquet a donné au terme de 'karma-yoga', qu'il définit comme un 'travail obligatoire'. Cependant, les déclarations des témoins de l'accusation et de la défense recueillies par le tribunal montrent ce que signifie ce concept et pourquoi il ne peut être associé à aucune forme d'exploitation ».

MISA n'est pas le seul mouvement à faire l'objet d'accusations de traite des êtres humains, voire de prostitution organisée. Sans mentionner le cas argentin de l'école de yoga de Buenos Aires¹⁰, qui comporte de nombreux éléments similaires, ni la Voie Guru Jára¹¹ de la République tchèque, Mădălina met en évidence certains parallèles avec plusieurs mouvements et même les fausses accusations portées contre le mouvement Falun Gong en Chine. En l'occurrence, elle s'appuie principalement sur des sources publiées, qui ne sont pas toujours tout à fait exactes, bien qu'elle ait raison en ce qui concerne l'identification d'un modèle général d'hostilité qui engendre la persécution.

Elle soulève également la question difficile de savoir pourquoi le MISA a fait l'objet d'une persécution si inhabituelle en Roumanie. Elle identifie deux raisons. La première est l'héritage communiste. La spiritualité alternative et ses leaders, dont Bivolaru, ont commencé à être persécutés sous le régime de Ceausescu, et plusieurs officiers de police et des procureurs de la période communiste ont conservé leur poste dans la Roumanie démocratique. La deuxième raison est la tentative des politiciens corrompus, y compris le Premier ministre social-démocrate Adrian Năstase, qui a fini en prison – de détourner l'attention de l'opinion publique des scandales politiques, faisant de sorte que les médias se concentrent sur les « sectes » en général et sur l'histoire juteuse et sexuellement associée du MISA en particulier. En outre, les hommes politiques ont été accusés de fermer les yeux sur le trafic bien réel de jeunes filles mineures qui ont même été forcées à se prostituer, et les poursuites engagées contre le MISA pour un trafic d'êtres humains inexistant donnent l'impression qu'ils « font quelque chose » pour résoudre le problème.

La référence à Năstase est un bon exemple des questions contenues dans le livre

10 Susan J. Palmer, „The Tragedy of the Buenos Aires Yoga School. 5. Why There Is No 'Cult,' No 'Brainwashing,' and No 'Victims,'” *Bitter Winter*, 08/02/2023 - <https://bit.ly/3A0pl2r>

11 Massimo Introvigne, „Sex, Magic, and the Police: The Saga of Guru Jára”, *The Journal of CESNUR*, Volume 3, No 4, Juillet-Août 2019, pp. 3-30.

de Mădălina que le lecteur peut avoir du mal à croire, mais qui sont étayées par des documents ou des jugements des tribunaux. À la fin de l'année 2004, 1500 pages de transcriptions des réunions internes du PSD, le parti de Năstase, ont été divulguées à la presse et diffusées sur l'internet. Là l'affaire MISA était mentionnée à plusieurs reprises comme une opération du type « pain et cirque », créé pour détourner l'attention des gens des scandales de PSD.

Le fait que Mădălina ait raconté son histoire de manière crédible a été confirmé par la Cour suprême de Suède et le fait que la police roumaine et les forces spéciales ont agi avec une brutalité incroyable dans le raid du 18 mars 2004 a été la conclusion de la Cour européenne des droits de l'homme dans la décision « Amarandei et autres c. Roumanie » du 26 avril 2016. Un nombre de 26 membres du MISA, brutalisés lors de raids ont obtenu 291 000 euros de dommages et intérêts. Par ailleurs, Madălina mentionne également la décision de la Cour européenne des droits de l'homme de 2014 en faveur de Dana Ruxandra Atudorei, une jeune fille qu'elle connaissait et qui, à l'âge de 19 ans, a été hospitalisée de force dans un asile psychiatrique et soumise à des traitements psychopharmacologiques lourds pour tenter de la « déprogrammer » et la persuader de quitter le MISA. Évidemment, Mădălina écrit d'un point de vue éminique, en tant qu'étudiante au MISA, mais les détails les plus horribles de son histoire ont été confirmés par les tribunaux.

La vie de Mădălina a été ruinée par ceux qui ont essayé de l'utiliser contre Bivolaru et le MISA. Lorsqu'elle se rend dans son village natal, dit-elle, elle est insultée et agressée physiquement par des gens qui la traitent de « prostituée » et de « femme déchue ». Ce n'est pas à cause d'elle. « Je n'étais qu'un pion involontaire », écrit-elle, « dans une intrigue beaucoup plus vaste, qui avait pour but de détruire l'école de yoga MISA ».